

L'envers de la superinternalité

Pascal-Olivier Dumas-Dubreuil*

Résumé

Afin d'échapper au dilemme de la fondation, Karen Bennett a proposé une thèse selon laquelle la relation de fondation serait superinterne, c'est-à-dire qu'elle reposerait entièrement sur la nature du relatum de gauche. Si cette approche peut de prime abord sembler particulièrement convaincante en raison de sa simplicité et de son élégance, un examen plus minutieux révèle toutefois d'importantes difficultés. Dans cet article, j'élabore de nombreuses critiques contre la thèse de la superinternalité qui s'avère moins intuitive qu'elle ne le laisse paraître. Je considère ensuite l'alternative que représente la sémantique métaphysique développée par Ted Sider.

Dans son article *By Our Bootstraps*, Karen Bennett entreprend de résoudre le dilemme selon lequel la relation de fondation ne semble pouvoir être « ni fondamentale, ni fondée¹ ». Comme elle le fait remarquer, l'indétermination face à un tel dilemme nous forcerait à rejeter la fondation elle-même. Nous nous verrions alors contraints d'adopter une conception plate du monde selon laquelle aucun élément qui le compose ne saurait être fondé². Ainsi, chaque élément du monde se devrait d'être fondamental, sans quoi il échouerait tout simplement à exister. Si elle n'oppose pas explicitement d'arguments contre la théorie du monde plat, elle se dit toutefois fermement réfractaire à cette approche contre laquelle « chaque fibre de son être

* L'auteur est étudiant à la maîtrise en philosophie (Université de Montréal).

¹ Bennett, K. (2011), « *By Our Bootstraps* », p. 27.

² *Ibid.*, p. 27.

proteste³ ». La position alternative, à laquelle Bennett souscrit, consiste à affirmer que la réalité est composée de différents niveaux et que l'un de ceux-ci sert de base aux autres⁴.

Ainsi, Bennett se propose d'embrasser l'une des menaces qui constituent le dilemme en soutenant que la relation de fondation peut elle-même être fondée. Pour ce faire, elle développe une conception selon laquelle la relation de fondation doit être considérée comme superinterne en ce qu'elle se fonde dans la nature du premier relatum. Selon elle, la superinternalité doit être privilégiée en ce qu'elle permet d'assurer le bien-fondé [*well-foundedness*] de la relation de fondation sans toutefois exiger d'importants engagements sur le plan ontologique⁵.

Une telle approche a pour avantage de fournir systématiquement des fondants « purs⁶ » aux faits de fondation⁷. Si elle peut de prime abord sembler particulièrement convaincante en ce qu'elle brille par sa simplicité, un examen plus minutieux nous permet toutefois de soulever des difficultés importantes. À la fin de son article, on s'étonne d'ailleurs qu'elle rejette si rapidement les objections qui, selon elle, peuvent être formulées contre la superinternalité. Du reste, elle se contente d'écarter ces objections en invoquant leur austérité qui ne saurait être préférée à la simplicité de sa théorie. Bien que la notion de superinternalité puisse sembler être une alternative élégante à la théorie du monde plat, j'entends néanmoins montrer qu'elle implique un engagement ontologique et idéologique important en plus d'échouer à rendre compte de nos intuitions à propos de la fondation.

Pour ce faire, je présenterai d'abord en quoi consiste la notion de superinternalité de Bennett et de quelle manière cette proposition s'inscrit dans les débats actuels. Subséquemment, je contesterai l'efficacité des arguments que Bennett formule contre les objections évoquées à la fin de son article. Afin de montrer leur insuffisance, il conviendra d'exposer les coûts ontologique et idéologique qu'implique la superinternalité. Je montrerai aussi que cette notion ne

³ *Ibid.*, p. 28.

⁴ Carnino, P. (2017), « Fondation Métaphysique », section 8.

⁵ *Ibid.*, p. 34.

⁶ Sider, T. (2011), *Writing the Book of the World*, p. 106-109.

⁷ Carnino, P. (2017), *op. cit.*, section 9.

permet pas de rendre compte du caractère explicatif attendu de la relation de fondation. Je proposerai alors une critique de la notion de superinternalité en montrant qu'il est tout aussi concevable que ce soit le deuxième relatum de la relation de fondation (relatum de droite), plutôt que le premier, qui assure l'effectivité de la fondation. Cette critique nous permettra de montrer que la notion de superinternalité défendue par Bennett est moins intuitive qu'elle n'en a l'air. Enfin, je présenterai brièvement l'alternative à la fondation proposée par Ted Sider. Il deviendra alors évident que le rejet de la possibilité d'un monde plat opéré par Bennett est motivé par une caricature de cette position et une exagération de ses conséquences. Nous verrons finalement comment la sémantique métaphysique décrite par Sider permet d'éviter les écueils identifiés par Bennett.

1. La superinternalité

La proposition de Bennett selon laquelle la relation de fondation devrait être comprise comme une relation superinterne consiste ultimement en un effort réductionniste⁸. Il s'agit d'une tentative d'échapper au dilemme qui émerge dès lors qu'on accepte, avec Sider, le principe de pureté selon lequel « les vérités fondamentales se rapportent uniquement à des notions fondamentales⁹ ». Afin d'illustrer un tel impératif, Sider explique : « Quand Dieu créait le monde, elle n'a pas eu besoin de penser en termes de notions non fondamentales comme "ville", "sourire" ou "bonbon"¹⁰. » Un tel principe nous oblige en effet à reconnaître qu'aucune connexion entre le fondamental et le non fondamental ne saurait être elle-même fondamentale¹¹. En effet, pour toute relation de fondation A fonde B au sein de laquelle A est un fait fondamental (une configuration microphysique) et B est un fait non fondamental (Montréal est une ville), le fait de fondation selon lequel A fonde B contient à tout le moins une notion non fondamentale. D'après le principe de pureté, le fait que A fonde B ne peut donc pas être lui-même un fait

⁸ Dasgupta, S. (2015), « The Possibility of Physicalism », p. 571.

⁹ Sider, T. (2011), *op. cit.*, p. 106.

¹⁰ *Ibid.* [« When God was creating the world, she was not required to think in terms of nonfundamental notions like city, smile, or candy. »]

¹¹ Bennett, K. (2011), *op. cit.*, p. 27.

fondamental. Selon le principe de complétude¹², ce fait, en tant qu'il n'est pas fondamental, doit donc à son tour être fondé. Or, il semble qu'une telle conjecture ne soit pas davantage convaincante. En effet, cela supposerait que la fondation doive elle-même reposer sur quelque chose de fondamental, éventualité qui nous laisse présager une forme de circularité ou de régression à l'infini¹³. Comme l'affirme Bennett qui reprend les propos de Jonathan Schaffer, cela impliquerait que la fondation « doive d'une manière ou d'une autre se débrouiller seule au sein de l'être¹⁴ ». Comme le fait remarquer Bennett, nous nous trouvons acculés devant un dilemme (« and a bad one¹⁵ »). Afin d'éviter cet écueil, il aurait été possible de rejeter la fondation et d'adhérer à une conception selon laquelle le monde est dit plat dans la mesure où rien n'y est fondé, c'est-à-dire que les éléments qui le composent sont absolument fondamentaux. Étant donné que Bennett rejette unilatéralement cette possibilité, qu'elle considère comme éminemment contre-intuitive, elle se voit obligée de résoudre le dilemme en adoptant l'une des trois voies restantes. Il aurait d'abord été possible de rejeter les arguments de Sider et de Schaffer contre la fundamentalité de la relation de fondation. Elle aurait également pu remettre en question la pertinence du problème lui-même. Pour sa part, Bennett préférera minimiser les inquiétudes qui découlent de la régression à l'infini ou de la circularité qui apparaissent dès lors que l'on considère la relation de fondation comme elle-même fondée¹⁶.

Si elle reconnaît effectivement que le fait de traiter la relation de fondation comme elle-même fondée implique une régression évidente, sa stratégie consiste toutefois à soutenir que cette régression n'a rien de vicieux pour peu que l'on considère la relation de fondation comme superinterne. Autrement dit, Bennett radicalise la notion de relation interne développée par David Lewis et David Malet Armstrong qui soutenaient que la relation de fondation entre

¹² Sider, T. (2011), *op. cit.*, p. 105-106.

¹³ Bennett, K. (2011), *op. cit.*, p. 27.

¹⁴ Communication personnelle entre Bennett et Schaffer dans Bennett, K. (2011), *op. cit.*, p. 27 [« must somehow bootstrap itself into being »].

¹⁵ Bennett, K. (2011), *op. cit.*, p. 27.

¹⁶ *Ibid.*, p. 28.

deux relata est garantie par la nature intrinsèque de chacun¹⁷. C'est ainsi qu'elle définit la superinternalité comme une relation au sein de laquelle l'un des deux relata (à savoir celui de gauche) garantit non seulement que la relation tienne, mais aussi que le second relatum existe et qu'il ait la nature intrinsèque qu'on lui connaît^{18 19}.

Il est important de noter que Bennett distingue deux types de régression, à savoir la régression des faits et la régression des relations. La première nous laisse présager une prolifération ontologique²⁰ selon laquelle la relation de fondation reposerait sur une infinité de faits de fondation. Autrement dit, si l'on suppose que A fonde B, il faut au moins reconnaître que le fait que A fonde B est lui-même un fait. Or, ce fait doit à son tour être fondé dans un autre fait, disons X. Ce fait X, nouvellement invoqué, devrait à son tour être fondé dans un fait, disons Y. Nous voilà donc à proprement parler dans ce que Bennett considère être une régression des faits²¹.

Z fonde (Y fonde (X fonde (A fonde B)))...

Pour sa part, le deuxième type de régression nous laisse craindre une prolifération idéologique selon laquelle il faudrait solliciter une infinité de types de relations différentes pour expliquer l'actualité de la relation de fondation. Afin d'illustrer une telle difficulté, elle nous invite à imaginer que l'on doive raconter l'histoire de l'origine de la fondation sans toutefois pouvoir évoquer, bien évidemment, la fondation avant qu'elle n'ait elle-même été introduite²². Afin d'introduire la relation, il faudrait en effet en poser une nouvelle à chaque étape (fonde*, fonde**, fonde***,...). En combinant la régression des faits à la régression des relations, on obtient ceci :

¹⁷ Armstrong, D. M. (1989), « Les universaux en tant qu'attributs », p. 143-184 et Lewis, D. (1986), *On the Plurality of Worlds*.

¹⁸ Bennett, K. (2011), *op. cit.*, p. 32.

¹⁹ deRosset, L. (2013) a défendu une position relativement semblable. À des fins de concision, j'ai choisi de traiter plus spécifiquement de la position de Bennett.

²⁰ Sider, T. (2020), « Ground grounded », p. 5.

²¹ Bennett, K. (2011), *op. cit.*, p. 30.

²² *Ibid.*, p. 31.

$Z \text{ fonde}^{***} (Y \text{ fonde}^{**} (X \text{ fonde}^* (A \text{ fonde} B))) \dots$

Dans de telles circonstances, on peut bien sûr craindre pour le bien-fondé de A fonde B. C'est pourquoi elle choisit finalement d'adopter une approche dite superinterne qui lui permet d'éviter en grande partie les écueils précédemment identifiés. Si, suivant sa stratégie, la relation de fondation est fondée dans le premier relatum, on assiste effectivement à une régression à l'infini, mais à une régression non vicieuse dans la mesure où la même réponse peut être opposée à chaque étape. Comme nous l'avons déjà mentionné, la superinternalité suppose en effet la nature intrinsèque du premier relatum assure à la fois que la relation tienne et que le deuxième relatum existe. Une fois déployée, la relation de fondation superinterne prend donc la forme suivante :

$A \text{ fonde} (A \text{ fonde} (A \text{ fonde} (A \text{ fonde} B))) \dots$ ²³

ou

Si φ parce que ψ , alors (φ parce que ψ) parce que ψ ²⁴.

Selon Bennett, cette conception offre deux avantages évidents. D'une part, elle permet de minimiser le poids ontologique que suppose la fondation de la fondation en ce qu'elle évite une prolifération des faits de fondation. Elle soutient en effet qu'un seul fait (à savoir A) suffit à faire tout le travail de fondation²⁵. D'autre part, la superinternalité permet d'assurer le bien-fondé de la relation en ce qu'elle évite de concevoir la fondation de la fondation comme une suite sans fin. Il semble qu'on puisse en effet considérer qu'elle se termine dans le fait de fondation qui occupe la place du relatum de gauche puisque la régression consiste maintenant en une itération du même fait, à savoir A. En ce qui concerne la crainte d'une démultiplication des types de relations (fonde*, fonde**, fonde***, ...), la superinternalité offre aussi de sérieux avantages en ce qu'elle prétend disparaître derrière les relata. À ce sujet, Bennett soutient que, étant donné l'occurrence d'une relation de fondation, rien de supplémentaire n'a à se produire pour que la relation de

²³ *Ibid.*, p. 34.

²⁴ deRosset, L. (2013), « Grounding Explanations », p. 14.

²⁵ Bennett, K. (2011), *op. cit.*, p. 34.

fondation fonde ce qu'elle a à fonder²⁶. En d'autres mots, elle considère que la relation de fondation n'est pas une entité qui se surajoute à notre idéologie, mais qu'elle est toujours déjà automatiquement présente : « [a]ucune relation authentiquement nouvelle n'a besoin d'être postulée²⁷ ».

2. La tortue de Lewis Carroll

À la fin de son article, Bennett aborde trois objections qui pourraient être adressées à sa proposition. Afin d'éviter la redondance, je traiterai principalement de la troisième objection qui englobe d'une certaine manière les doutes formulés dans les deux autres. Bennett fait référence à l'échange entre une tortue et Achille imaginé par Lewis Carroll. Elle reprend l'objection formulée par la tortue qui doute de la possibilité d'offrir un fondement logique absolu sans entraîner, par le fait même, une régression à l'infini. Dans la version de Bennett, la tortue se penche sur les difficultés qu'impliquent la relation de fondation unissant A et B. À propos de l'affirmation selon laquelle A fonde B, la tortue soutient qu'il est tout à fait possible de reconnaître l'existence de A tout en rejetant B. En effet, la tortue doute que A puisse à lui seul fonder B puisque A et le fait que A fonde B semblent tous deux nécessaires pour garantir l'occurrence de B. Or, la tortue n'est pas facile à convaincre : elle exige maintenant l'existence de A, le fait que A fonde B et le fait que A et A fonde B fondent B, pour reconnaître l'existence de B. Comme le note le narrateur, on pourrait continuer longtemps de la sorte (au moins quelques mois²⁸) puisque nous sommes devant un cas évident de régression. La posture de la tortue peut être qualifiée de sceptique, dans la mesure où, comme nous avons pu le constater, elle refuse d'intégrer à son système de croyances toute proposition qui ne saurait offrir un fondement logique absolu.

Bennett se dit toutefois satisfaite en ce que la superinternalité permet de résister au premier doute de la tortue. À ce sujet, elle soutient qu'en vertu de la superinternalité, A suffit à fonder B puisque A fonde aussi tous les autres faits de fondation nécessaires à la

²⁶ *Ibid.*, p. 35.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Carroll, L. (1895), « What the Tortoise said to Achilles », p. 280.

fondation de la relation de fondation qui uni A à B. Elle reconnaît néanmoins que la tortue ne saurait se contenter d'une telle réponse. Comme l'explique Bennett, il semble y avoir un écart majeur entre leurs manières respectives de comprendre la relation qui unit A à B. En effet, Bennett considère que A suffit seul à fonder B et l'infinité de faits de fondation (le fait que A fonde le fait que A fonde B et ainsi de suite *ad infinitum*²⁹) alors que la tortue soutient pour sa part que A ne fonde rien à moins d'être combiné aux autres faits de fondation.

J'aimerais toutefois interroger l'affirmation de Bennett selon laquelle « nous *n'avons pas* besoin de plus que A pour obtenir B³⁰ ». Bien sûr, cette affirmation est probablement la plus intuitive. Un locuteur normal du français refuserait probablement de dire que la locution « A fonde B » est synonyme de « A et A fonde B fondent B... ». Or, la discussion qui nous concerne semble devoir se produire à un autre niveau puisque notre visée n'est pas linguistique. Il s'agit plutôt de découvrir « comment le monde *est* au niveau le plus fondamental³¹ ». C'est d'ailleurs dans cette optique que Bennett a tenté de résoudre le dilemme de la fondation en choisissant d'adopter la position selon laquelle la relation de fondation peut elle-même être fondée. En choisissant cette voie, Bennett a toutefois reconnu la difficulté qu'une telle relation implique, à savoir le spectre de la régression à l'infini. C'est d'ailleurs afin d'éviter une démultiplication des faits de fondation qu'elle a proposé de considérer que les faits nécessaires à la fondation d'une relation de fondation sont eux-mêmes fondés dans le premier relatum de la relation. Sa stratégie ne consiste donc pas à nier que la relation implique une régression à l'infini, mais à développer un modèle en vertu duquel cette régression n'est pas dommageable.

Si Bennett peut légitimement suggérer que « nous *n'avons pas* besoin de plus que A pour obtenir B³² », elle ne peut toutefois pas nier l'importance de la chaîne de fondation qui supporte la relation de fondation qui unit A à B. Il est vrai que A fonde B, mais A ne réussit à fonder B qu'en ce qu'il fonde aussi les autres faits de fondation. En effet, une superinternaliste comme Bennett ne nie pas qu'il y a une

²⁹ Benett, K. (2011), *op. cit.*, p. 37.

³⁰ *Ibid.*

³¹ Sider, T. (2011), *op. cit.*, p. 1.

³² Benett, K. (2011), *op. cit.*, p. 37.

régression à l'infini derrière A fonde B, elle se contente de nier que cette régression est vicieuse. Autrement dit, l'avantage de la superinternalité selon lequel c'est toujours le même fait qui est répété ne l'exempte toutefois pas de son rôle fondationnel au sein de la régression à l'infini et ne dément surtout pas l'existence d'une telle régression. Bien sûr, ces itérations de A sont en quelque sorte *masquées* par la relation de fondation entre A et B (en tant que c'est elle qui nous intéresse avant tout), mais ils ne garantissent pas moins le bien-fondé de celle-ci. D'ailleurs, ces faits de fondation réapparaissent dès lors que l'on s'interroge sur la nature du fondement d'une relation ou qu'on lui oppose des doutes comme le fait la tortue.

Bennett a raison de croire que les faits de fondation et la manière à laquelle ils fondent la fondation n'ont pas besoin d'être évoqués à chaque fois que l'on affirme qu'un fait en fonde un autre. Toutefois, elle est toujours au moins effective en arrière-plan dans la mesure où elle consiste en la structure sous-jacente qui émerge à nouveau pour peu qu'on l'invoque à l'aide de questions ou de doutes. Pas besoin d'être une tortue embêtante pour réclamer des explications supplémentaires.

Quoi qu'en pense Bennett, les réticences de la tortue constituent un défi de taille pour la thèse de la superinternalité dans la mesure où elles contestent le bagage ontologique et idéologique qu'elle implique. La proposition de la superinternalité devra néanmoins être privilégiée si elle permet de résoudre le dilemme de la fondation en exigeant de nous des engagements ontologiques et idéologiques inférieurs. Si ce n'est toutefois pas le cas et que cette théorie implique de nous un engagement plus grand ou égal (en comparaison avec la régression à l'infini dans sa formulation problématique), il faudra au moins qu'elle nous permette de mieux expliquer de quelle manière la relation de fondation est elle-même fondée. Par contre, si la superinternalité implique le même bagage ontologique et idéologique et qu'elle n'offre pas de vertus explicatives particulières, il nous faudra la rejeter.

3. Ontologie, idéologie et autres vertus théoriques

Comme nous l'avons déjà mentionné, la proposition de Bennett en faveur de l'hypothèse de la superinternalité visait à offrir une solution aux difficultés qu'implique la fondation de la fondation qui

semble exiger une « ontologie infiniment étendue³³ ». En affirmant que la relation de fondation ainsi que tous les faits de fondation sont fondés dans la nature du premier relatum, la superinternalité prétend offrir une fondation à tous les faits de fondation sans qu'il soit nécessaire de postuler l'existence d'une chaîne infinie incapable de culminer en un terme.

Selon la superinternalité, le premier relatum de la relation de fondation (celui de gauche) devrait justement être conçu comme le fait permettant de considérer que la chaîne de fondation est fondée à chaque étape. Cette proposition aurait, semble-t-il, l'avantage de n'exiger qu'une ontologie minimale qui ne suppose « aucune addition à l'être³⁴ ».

Sider doute toutefois que la superinternalité ait de telles vertus. Il considère en effet que le fait qu'un seul et même fait (à savoir le premier relatum) fonde tous les faits de fondation ne rend en rien l'approche de Bennett moins exigeante sur le plan ontologique. À cet effet, Sider affirme que tout le monde (ou presque) accepte l'existence des faits de fondation (X, Y, Z,...) mentionnés dans la formulation initiale du dilemme. Le désaccord à leur propos ne concerne pas leur existence, dit-il, mais leur aptitude à fonder les faits de fondation³⁵. En d'autres mots, la controverse portant sur la régression des faits de fondation ne concernait pas tant le nombre de faits devant être mobilisés, mais leur incapacité à culminer en un fait qui constituerait le terme de cette régression. Le débat entourant l'identification des faits capables de fonder la fondation n'est donc pas un enjeu de parcimonie ontologique.

Si le fait de considérer la relation de fondation comme une relation superinterne ne semble pas être en mesure de réduire nos engagements ontologiques, se pourrait-il que ses vertus théoriques soient plutôt de nature idéologique? Il est vrai que la proposition de la superinternalité avait été formulée en partie afin d'offrir une solution à la démultiplication des types de relation de fondation (fonde*, fonde**, fonde***,...). Au moment de poser le problème, Bennett nous invitait à imaginer ce qui se produirait si nous étions

³³ *Ibid.*, p. 30.

³⁴ Benett, K. (2011), *op. cit.*, p. 34.

³⁵ Sider, T. (2020), *op. cit.*, p. 6.

appelés à raconter l'histoire de la relation de fondation³⁶. Dans cette cosmogonie hypothétique, il serait bien sûr impossible d'invoquer la relation de fondation elle-même, sous peine de circularité. Il devenait donc nécessaire de postuler une infinité de relations de fondation (fonde*, fonde**, fonde***,...) pour expliquer de quelle manière la relation de fondation unissant A et B est elle-même fondée. Afin de répondre à cette difficulté, Bennett nous suggère de considérer la relation superinterne comme une relation si « mince » qu'on peut à peine la qualifier de relation. Elle explique : « [é]tant donné l'existence de la relation de fondation, rien d'autre n'a à se produire pour qu'il y ait fondation, pour qu'elle fasse ce qu'elle fait³⁷ ».

On peut certes concéder que cette approche constituerait un avantage de taille sur le plan idéologique. Par contre, elle semble plutôt invraisemblable et ô combien déconcertante. L'affirmation selon laquelle la relation est si mince qu'elle s'efface derrière les relata semble en effet vouloir suggérer que la chaîne de fondation n'est en fait qu'une manière de parler. Bennett semble penser que tout le monde s'entend finalement pour dire que le problème de la régression n'est en fait qu'une logorrhée qui ne veut rien dire sinon que A fonde B, point final. Or, s'il en est ainsi, si la relation de fondation réussit à se fonder elle-même depuis le début, on serait en droit de se demander pourquoi Bennett s'est donné tout ce mal pour montrer que la régression des relations est dommageable. Bien sûr, Bennett pourrait plaider que cette chaîne hypothétique n'est en fait qu'un outil qui sert à entériner le fait que A suffit finalement à fonder B. Par contre, on serait encore en droit de lui demander ce qui fonde la relation de fondation. Conséquemment à sa théorie, elle devrait répondre « A », tout simplement. On verrait alors réapparaître une fois de plus la régression des relations que Bennett tentait justement d'éviter.

Par ailleurs, l'exercice qu'elle avait suggéré d'utiliser pour mettre au jour le caractère problématique de la régression des relations de fondation semble tout aussi problématique pour la fondation superinterne, et ce, peu importe la minceur de la relation. En voulant « raconter l'histoire de la fondation », elle se retrouverait une fois de plus devant le problème selon lequel « la fondation ne peut servir de

³⁶ Benett, K. (2011), *op. cit.*, p. 31.

³⁷ *Ibid.*, p. 35.

fondation pour elle-même³⁸ ». En effet, quiconque voudrait raconter « l'histoire du “comment” la fondation est venue à exister en premier lieu³⁹ » se frapperait au même problème de circularité. Dans cette cosmogonie hypothétique, A ne peut fonder la fondation en tant que telle puisque la fondation de la fondation par A nécessite préalablement que la fondation existe, sans quoi nous tombons une fois de plus dans le piège de la circularité. Autrement dit, bien que A fonde à la fois B et le fait que A fonde B, cela ne suffit pas à fonder la fondation puisque le fait que A fonde quelque chose implique que la fondation existe préalablement à sa fondation, situation pour le moins problématique. La seule échappatoire, ici, consisterait à affirmer que la relation de fondation est une relation a priori. En réponse à la seconde objection, Bennett avait toutefois évité de s'engager à ce sujet, de peur de glisser dans des eaux dangereuses⁴⁰.

Un paradoxe semble donc émerger de la thèse superinternaliste de Bennett dans la mesure où elle nécessite d'une part que la fondation de la fondation soit elle-même fondée dans une série infinie d'itération du premier relatatum et d'autre part que la relation de fondation soit si « mince » qu'elle se cache derrière les relata de telle sorte qu'il serait peut-être même mieux de ne pas la qualifier de « relation »⁴¹. Autrement dit, il semble que Bennett veuille le beurre et l'argent du beurre dans la mesure où elle reconnaît la nécessité de poser une chaîne de fondation infinie afin de garantir le bien-fondé de la relation alors même qu'elle nous affirme que A suffit à fonder B. On serait d'ailleurs tentés d'exiger de Bennett qu'elle fasse un choix entre ces deux postures incompatibles. Comme elle rejette unilatéralement la possibilité de considérer la théorie du monde plat, il semble qu'elle doive donc réitérer son adhésion envers la nécessité d'une régression à l'infini constituée d'itérations de A. Ainsi, en voulant « raconter l'histoire de la fondation » on se verrait une fois de plus obligés de postuler une infinité de relations.

À première vue, la superinternalité ne semble donc pas offrir un avantage marqué sur le plan idéologique. Elle n'est toutefois pas sans ajouter, au passage, une bonne dose de confusion. Impossible donc

³⁸ *Ibid.*, p. 31.

³⁹ *Ibid.*, p. 31.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 36 [« dangerous morass »].

⁴¹ *Ibid.*, p. 35.

d'adopter cette approche au nom de sa supposée parcimonie idéologique. En effet, le fait de considérer la relation de fondation comme une relation superinterne ne semble pas nous permettre de réduire nos engagements à propos des prédicats, des opérateurs, des quantificateurs ou encore des catégories syntaxiques qui composent le monde⁴². Ainsi, si la superinternalité ne se démarque pas par sa simplicité ontologique et idéologique, il nous reste à espérer qu'elle nous permette au moins de mieux rendre compte de ce en quoi consiste la relation de fondation.

Comme le souligne Sider, « la relation de fondation a pour but d'offrir une sorte d'explication métaphysique⁴³ ». Louis deRosset désigne pour sa part les relations de fondation avec l'expression « fondation explicative⁴⁴ ». On s'attend donc à ce que le fait de considérer la fondation comme une relation superinterne préserve son caractère explicatif. Malheureusement, il ne semble pas que ce soit le cas. Si la superinternalité nous permet d'assurer le bien-fondé de la chaîne de fondation, elle ne semble toutefois pas rendre compte de ce à quoi on s'attend normalement quand on demande des explications supplémentaires à propos d'une relation de fondation donnée. On voit mal, en effet comment A suffit à fonder B et tous les autres faits de fondation de la chaîne infinie. Si quelqu'un se questionne à propos du fondement d'une relation de fondation, on peut supposer que c'est précisément parce qu'il a des raisons de douter du fait que A fonde B. Il serait donc étonnant que la réponse que prescrit la superinternalité suffise à satisfaire son interrogation.

Par exemple, il est possible de reconnaître qu'une certaine configuration atomique fonde le fait que Montréal soit une ville, sans pour autant savoir pourquoi il en est ainsi. Une personne curieuse serait alors en droit de se demander ce qui fonde le fait que cette configuration atomique fonde le statut de Montréal. Le caractère superinterne de la fondation supposerait donc que la configuration atomique fonde elle-même le fait que la configuration atomique fonde le fait que Montréal est une ville⁴⁵. Dans de telles circonstances, il ne

⁴² Cowling, S. (2020), « Ideology and Ontology », p. 383.

⁴³ Sider, T. (2020), *op. cit.*, p. 6.

⁴⁴ deRosset, L. (2013), « Grounding Explanations », p. 12.

⁴⁵ Exemple inspiré de Sider, T. (2020) *op.cit.*, p. 7.

serait pas étonnant que notre interlocuteur se dise insatisfait de notre réponse.

Shamik Dasgupta ne croit pas non plus que A soit en mesure de fonder le fait que A fonde B. À cet effet, il nous invite à analyser la relation de fondation de manière analogue aux relations d'explication causale. Si l'on suppose que l'état actuel du monde est causé par son état initial, la raison pour laquelle cet état initial a produit l'état actuel ne saurait être l'état initial lui-même. Comme le note Dasgupta, on s'attend plutôt à ce que ce soit une sorte de loi [*law-like*] qui permette d'expliquer pourquoi un état en cause un autre⁴⁶.

La superinternalité semble aussi impliquer un autre problème qui montre une fois de plus que la premier relatum n'est pas en mesure d'offrir une explication satisfaisante de la relation elle-même. Comme le souligne Dasgupta, la proposition de Bennett implique que différents faits qui semblent réclamer des explications différentes doivent plutôt se contenter de la même. En vertu de la superinternalité, le fait que A fonde $A \vee B$ commanderait la même explication que le fait que A fonde $\neg\neg A$. Or, il apparaît complètement invraisemblable que A fonde à la fois la disjonction de A et B et la double négation de A. Il serait beaucoup plus intuitif d'affirmer que c'est plutôt les propriétés de la disjonction et de la négation qui permettent d'expliquer les deux relations de fondation qui viennent d'être mentionnées⁴⁷. Sider explique cette intuition en affirmant que, bien que tous ne s'entendent pas sur la nature de la fondation, on s'entend néanmoins pour dire que le fait que A fonde B englobe plus que A de manière à inclure le lien qui unit A et B. Pour reprendre l'exemple mentionné précédemment, bien que la configuration atomique puisse à elle seule fournir un fondement métaphysique au fait que Montréal est une ville, elle ne fournit toutefois pas un fondement métaphysique à la fondation elle-même. On peut expliquer cela par le fait que la configuration atomique à l'origine du fait que Montréal est une ville ne fournit rien de pertinent en ce qui a trait au fondement métaphysique⁴⁸.

⁴⁶ Dasgupta, S. (2015), *op. cit.*, p. 572.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 573.

⁴⁸ Sider, T. (2020), *op. cit.*, p. 7.

Cela dit, Dasgupta reconnaît que les critiques qui viennent d'être formulées se fondent sur une conception explicative de la fondation à laquelle Bennett pourrait ne pas adhérer. On voit mal, toutefois, ce que signifierait la relation de fondement si elle ne fournissait pas une explication minimalement satisfaisante du monde tel qu'il est.

Ainsi, en plus de ne pas faire preuve de parcimonie ontologique et idéologique, la thèse de la superinternalité ne semble pas en mesure de rendre compte du caractère explicatif auquel on pourrait s'attendre de la part de la relation de fondation. Afin de nous montrer pleinement charitables, nous pourrions toutefois supposer que la superinternalité de la relation de fondation doit être priorisée parce qu'elle permettrait d'articuler la fondation de la fondation avec plus d'élégance. Il est vrai que le fait que l'un des faits qui constituent la relation fonde lui-même la fondation permet de simplifier la traduction de celle-ci en langage formel. Par contre, si l'élégance s'avère être le seul avantage de cette approche, on pourrait se demander pourquoi Bennett choisit le premier relatum de la relation comme fondement de la fondation. Au moment d'énoncer sa thèse, Bennett affirmait :

« [...] la relation de fondation n'est pas (seulement) interne, mais superinterne. Une relation superinterne en est une en vertu de laquelle la nature intrinsèque de seulement un des relata – ou, mieux, un côté de la relation – garanti non seulement que la relation tient, mais aussi que l'autre relatum existe et qu'il a la nature intrinsèque qu'il a⁴⁹ ».

Toutefois, Bennett n'explique pas pourquoi elle privilégie toujours le relatum de gauche plutôt que celui de droite. Doit-on en comprendre que Bennett a un préjugé favorable à son égard? Il semble en effet qu'il n'y ait pas d'avantage explicite à soutenir que la relation de fondation est fondée dans le relatum de gauche ou dans celui de droite. Le fait de dire que B⁵⁰ fonde le fait que A fonde B offre les mêmes (rares) avantages que le fait que ce soit plutôt A qui

⁴⁹ Benett, K. (2011), *op. cit.*, p. 32.

⁵⁰ Il ne s'agit pas ici de l'essence de B comme le soutient Dasgupta (2015), mais plutôt de B en tant que tel.

fonde le fait que A fonde B. La version alternative pourrait ainsi être formulée comme suit :

B fonde (B fonde (B fonde (A fonde B)))...

En effet, l'avantage de la superinternalité repose exclusivement dans le fait que les matériaux nécessaires à la fondation de l'ensemble des faits de fondation est déjà contenu dans A fonde B. On pourrait bien sûr s'attendre à ce que Bennett réplique que cette version de la superinternalité est excessivement contre-intuitive. On serait toutefois en droit de se demander en quel sens le fait de fonder la relation dans le premier relatum s'avère plus intuitif que le fait de le fonder dans le deuxième. Bien sûr, dire que le fait que Montréal est une ville fonde le fait qu'une certaine configuration microphysique fonde le fait que Montréal soit une ville ne rend pas compte de l'explication à laquelle on pourrait s'attendre. Néanmoins, il en va de même pour la superinternalité dans sa formulation classique. On pourrait même se vanter que cette nouvelle formulation de la superinternalité permet de résister à l'objection de Dasgupta selon laquelle la formulation originale de la superinternalité restitue plus efficacement notre intuition selon laquelle des faits différents exigent des explications différentes. On peut en effet supposer que l'occurrence de l'explicandum fonde (au moins partiellement) le fait que l'explicans fonde l'explicandum.

En l'absence d'une détermination convaincante du fait qu'il est plus intuitif de considérer qu'une relation superinterne doit nécessairement être fondée dans le premier relatum, on serait dans l'obligation de soutenir que le deuxième relatum, autant que le premier, peut assurer la fondation des faits de fondation. Il serait alors au moins concevable que le relatum dont la nature est responsable d'assurer la fondation des faits de fondation puisse dépendre d'une relation à l'autre. Ainsi, une relation donnée (disons C fonde D) pourrait être fondée dans la nature de son premier relatum (à savoir C) alors qu'une autre relation (disons E fonde F) pourrait pour sa part être fondée dans la nature de son second (à savoir F). Une telle thèse se traduirait donc par la disjonction des deux possibilités envisagées :

(... (A fonde (A fonde (A fonde B)))) ∨ (... (B fonde (B fonde (A fonde B))))

En plus d'alourdir l'idéologie nécessaire à la fondation de la fondation, une telle éventualité ne semble tout simplement pas en mesure de fournir des explications satisfaisantes. Mon but n'est toutefois pas de défendre une nouvelle version de la superinternalité qui soit fondée dans le relatum de droite ou dans la disjonction des deux relata, mais de montrer que la notion de superinternalité obscurcit davantage la résolution du dilemme de la fondation qu'il ne l'éclaire. On pourrait certes tolérer une théorie aussi laborieuse si les seules alternatives à celle-ci s'avéraient complètement innavigables. La conception du monde plat défendue par Sider semble toutefois fournir des solutions plus crédibles à l'enjeu qui nous intéresse. Il convient de noter que le rejet de Bennett de considérer la possibilité que le monde puisse être plat s'appuyait sur une exagération des conséquences qu'une telle théorie implique.

4. Un monde plat

Au moment d'analyser les voies disponibles afin de résoudre le dilemme de la fondation, Bennett disqualifie d'emblée la possibilité que le monde puisse être plat. Elle considère en effet qu'il s'agit d'une théorie impraticable parce qu'elle nous forcerait à rejeter en bloc l'ensemble des éléments non fondamentaux⁵¹. Elle ira même jusqu'à dire qu'une telle hypothèse peut être qualifiée de « crazypants⁵² ». Elle suggère par ailleurs que les défenseurs d'une telle thèse n'ont d'autre choix que de rejeter l'existence « des objets composés, des qualia, des significations, des lois des sciences spéciales, des propriétés morales et ainsi de suite⁵³ ». Du moins, s'ils en reconnaissent l'existence, ils devront toutefois, croit-elle, les considérer comme fondamentaux. Formulé de la sorte, on peut comprendre pourquoi Bennett fait preuve de tant de réticences à cet égard. Il convient toutefois de mentionner que certaines formulations de la théorie du monde plat

⁵¹ Benett, K. (2011), *op. cit.*, p. 28.

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*

permettent de rendre compte de manière plus nuancée de l'articulation entre les entités fondamentales et non fondamentales.

Sider est l'un de ceux qui ont adopté l'approche que Bennett proscrit. Il est toutefois intéressant de noter que Sider considère « être dans le même bateau » que les « amis de la fondation » au nombre desquels Bennett doit sans contredit être comptée⁵⁴. Tout comme les amis de la fondation, Sider cherche effectivement à fournir une théorie capable de rendre compte de la connexion qui doit unir les éléments fondamentaux aux éléments non fondamentaux. Sider insiste d'ailleurs sur le fait que la fondation occupe le même rôle essentiel que sa sémantique métaphysique, à savoir celui de *levels-connector*⁵⁵. S'il ne reconnaît certes qu'un nombre restreint d'entités fondamentales (de rares quantificateurs s'appliquant uniquement à des particules subatomiques⁵⁶), cela ne l'empêche pas pour autant de considérer que des phrases portant sur des événements, des atomes, des tables et des chaises puissent être vraies bien qu'ils n'existent pas fondamentalement⁵⁷.

Sider défend une posture naturaliste selon laquelle les éléments fondamentaux doivent être ceux qui découpent le monde en suivant ses articulations naturelles [*carve at the joints*]. D'après le principe de complétude, les phrases qui contiennent des expressions qui ne correspondent pas à la structure du monde (échouant par le fait même à être fondamentaux) doivent au moins s'appuyer sur une sémantique métaphysique. Ainsi, les expressions de haut niveau doivent pouvoir être corroborées par le langage fondamental par l'entremise de vérifacteurs [*truth-conditions*] qui assurent leur vérité⁵⁸. Comme le souligne Sider, cette approche a l'avantage de rendre compte de différents niveaux de langage, offrant par le fait même une réponse à la perplexité de Bennett. Ainsi, contrairement à ce qu'elle suggérerait, la théorie du monde plat parvient à fournir des outils capables d'articuler le fondamental et le non fondamental. Le débat à propos de la meilleure manière d'y arriver reste ouvert, mais le rejet de Bennett de considérer une telle éventualité n'aide pas sa cause.

⁵⁴ Sider, T. (2011), *op. cit.*, p. 124.

⁵⁵ Sider, T. (2020), *op. cit.*, p. 25.

⁵⁶ Sider, T. (2011), *op. cit.*, p. 123.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 122-123.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 123.

En somme, bien que la théorie de la superinternalité offre des avantages non négligeables, son application entraîne toutefois l'émergence de difficultés qui mettent à mal sa crédibilité. Comme nous avons pu le constater, cette approche n'a pas su se démarquer en ce qui a trait à l'étendue de ses engagements ontologiques et idéologiques, à son efficacité à rendre compte du caractère explicatif de la fondation ou à son élégance. Nous avons aussi montré que le choix opéré par Bennett en faveur du premier relatum était en quelque sorte arbitraire. Ce constat nous a permis d'exposer les incohérences que suppose la superinternalité. Finalement, nous avons signalé que le rejet de la possibilité d'un monde plat opéré par Bennett est fondé sur une exagération des conséquences qui découlent d'une telle approche. Sans conteste, la position défendue par Sider semble donc offrir une alternative légitime à la théorie de la superinternalité.

Bibliographie

- Benett, K. (2011), « By Our Bootstraps », *Philosophical Perspectives*, vol. 25, p. 27-41.
- Carnino, P. (2017), « Fondation métaphysique », *L'Encyclopédie philosophique*, <https://encyclo-philo.fr/fondation-metaphysique-a-consulté-le-09/03/2021>.
- Carroll, L. (1895), « What the Tortoise said to Achilles », *Mind*, vol. 4, n° 14, p. 278-280.
- Cowling, S. (2020), « Ideology and Ontology », dans Bliss R. et J.T.M. Miller (dir.), *The Routledge Handbook of Metametaphysics*, Londres, Routledge, p. 376-386.
- Dasgupta, S. (2015), « The Possibility of Physicalism », *The Journal of Philosophy*, vol. 111, n° 9-10, p. 557-592.
- deRosset, L. (2013), « Grounding Explanations », *Philosopher's Imprint*, vol. 13, n° 7, p. 1-26.
- Armstrong, D. M. (2007 [1989]), « Les universaux en tant qu'attributs » dans Garcia, E. & F. Nef (dir.), *Métaphysique contemporaine : Propriétés, mondes possibles et personnes*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, p. 143-184.
- Lewis, D. (1986), *On the Plurality of Worlds*, Oxford, Oxford University Press.

Sider, T. (2011), *Writing the Book of the World*, Oxford, Oxford University Press.

Sider, T. (2020), « Ground grounded », *Philosophical Studies*, vol. 177.